

Le Nouveau Testament entre Charybde en Scylla : Matthieu et le dialogue interreligieux

Autor(en): **Viviano, Benedict Thomas**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Freiburger Zeitschrift für Philosophie und Theologie = Revue philosophique et théologique de Fribourg = Rivista filosofica e teologica di Friburgo = Review of philosophy and theology of Fribourg**

Band (Jahr): **56 (2009)**

Heft 2

PDF erstellt am: **11.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-760783>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le Nouveau Testament entre Charybde et Scylla: Matthieu et le dialogue interreligieux¹

ACTION DE GRÂCE

J'aimerais commencer comme il se doit par une litanie d'actions de grâce. D'abord au Dieu très Haut que j'ai appris à aimer par l'intermédiaire de Jésus, son émissaire par excellence, et plus tard de celui de l'Esprit Saint, toujours présent et dont le visage nous demeure invisible sinon à travers celui des saints. Ensuite, j'aimerais rendre grâce à mes chers parents qui m'ont transmis leur foi, leur amour, leur goût de la bonne cuisine et de la musique, celui du bon usage de la langue et des voyages, le goût aussi de la politesse et d'une certaine rudesse. Je pense également à mes grands-parents et en particulier à mon grand-père Vincent, à qui je dois d'avoir été un clerc anticlérical dans la bonne école de Garibaldi, à ma sœur Patty et à ma tante Orsoline, ici présentes et qui n'ont cessé de me soutenir tout le long de ces années. Enfin j'aimerais rendre grâce à mes plus anciens amis, E.J. et Mimi Nusrala, et Richard Echele, mort jeune, saint de la première génération du rock and roll.

J'aimerais remercier mes maîtres, d'abord les Frères des Écoles Chrétiennes, en particulier Cyril MacDonald, qui m'ont fait découvrir la Bible, les Évangiles et les Lettres de Paul, mais aussi les travaux de l'École Biblique de Jérusalem et de son fondateur le Père M.-J. Lagrange. C'est après avoir entendu mes maîtres me parler des souffrances injustes dont celui-ci fut la victime que je décidais d'étudier à Jérusalem et – tâche inépuisable – de me battre pour empêcher que les savants ne soient persécutés et bâillonés à l'intérieur de l'Église. Mon maître de grec fut l'abbé J. Kenneth Downing, disciple de Werner Jaeger à Berlin et Harvard. Dans l'ordre dominicain j'eus d'abord pour maîtres les Pères Weisheipl, R.A. Powell et André Viard, puis les Pères Pierre Benoit, Roland de Vaux, M. Émile Boisnard, Jérôme Murphy-O'Connor, Bernard Montagnes et Thomas F. O'Meara. Au cours de mon année à Harvard j'ai bénéficié des cours de Krister Stendahl, Helmut Koester et John Strugnell, et plus tard à Rome de ceux de Roger LeDéaut, Ignace de La Potterie et Albert Vanhoye. À la Duke University j'eus pour directeur de thèse le bien aimé W.D. Davies. Je m'en voudrais aussi de ne pas mentionner D. Moody Smith.

Dans le mouvement biblique américain il me faut rappeler mes héros, modèles et aussi collaborateurs R.E. Brown, J.A. Fitzmyer et Roland

¹ Leçon d'adieu à l'Université de Fribourg, le 4 décembre 2008.

Murphy. Parmi les savants juifs qui m'ont marqué je mentionnerai Pinchas Lapide, David Daube, David Flusser, Jacob Neusner et Jacob Taubes.

Pour terminer cette litanie j'aimerais remercier la Suisse dont G.A. Craig disait qu'elle était la capitale de la liberté au 19^e siècle. N'est-ce pas le pays qui accueillit le bibliste W.M.L. de Wette pourchassé par la police prussienne, mais aussi Wagner, Nietzsche, Lénine, Karl Barth, Oscar Cullmann, Karl Ludwig Schmidt, le Père Jean de Menasce, et des juifs comme Ernst Ludwig Ehrlich et Eli Borowski ? Je pense aussi à l'influence du pasteur Alexandre Vinet sur le jeune Camillo Cavour. Et les dominicains mes vénérables prédécesseurs ici à Fribourg, les pères Bernard Allo, François-M. Braun, M.-E. Boismard, Ceslas Spicq, Yves Tremel, le chanoine Grégoire Rouiller. Je ne suis pas le premier violoniste dans cet orchestre, mais je suis heureux d'être membre de l'orchestre tout de même. Le chaînon le plus faible d'une chaîne fait sa force.

TENSIONS, POLARISATIONS, MOUVEMENTS EN TENAILLE ET GUERRES SUR DEUX FRONTS

J'ai appris de Claude Lévi-Strauss que les garçons, y compris les grands garçons que sont les hommes, pensent spontanément par oppositions binaires, oppositions qui peuvent facilement conduire à des conflits et à des guerres. Longtemps je me fourvoyais, prisonnier de ces schémas simplistes pour ne pas dire dangereux. Puis, lentement, l'âge et avec lui une certaine sagesse aidant, j'ai commencé à apprécier la richesse plurielle de la nature humaine et surnaturelle. L'apport de l'approche féministe m'a enseigné à préférer le cercle inclusif de Sarah à l'échelle de Jacob. Jésus, fils de David, est le nouveau Salomon, un roi sage, pacifique, débonnaire. En nous enseignant à aimer nos ennemis, il prépare la transformation de notre agressivité en un militarisme métaphorique, qui doit préserver les valeurs séculaires de discipline, de courage, d'héroïsme, de travail collectif, mais sans violence physique. On peut imaginer que ce que la reine de Saba a apporté au nouveau Salomon, au-delà de l'or et de l'encens, c'était cette sagesse des femmes, celle que l'on trouve à côté des mages (1 Rois 10,1-13). Et si l'on veut vraiment être un artisan de paix, il faut former son âme de sorte que l'âme trouve la lecture d'une page de grec plus intéressante que faire une charge de cavalerie en pantalons rouges.

D'après l'école protestante de Tübingen au XIX^e siècle on peut lire le Nouveau Testament selon cette grille dialectique. En bon allemand, Saint Paul engagea une guerre sur deux fronts. Il se positionna entre les judéo-chrétiens fidèles à la Torah de Moïse et ses 613 commandements, représentés dans le canon du Nouveau Testament par les écrits de Jacques et de Matthieu, et une gnose libertine dont nous trouvons un écho dans la correspondance de Paul avec l'église de Corinthe. Paul cherchait une voie moyenne entre ces deux extrêmes. Il en retenait les dix commandements

éthiques (Rom 13,8–10), d'une part, le grand commandement de l'amour du prochain (Gal 5,14), d'autre part.

Après la chute du Temple de Jérusalem en 70, l'évangéliste Matthieu chercha à remplir le vide laissé par la disparition du Temple avec un évangile qui affirmait la validité permanente de la Torah de Moïse (Matt 5,17–20), mais rejetait en grande partie les règlements supplémentaires formulées par les pharisiens (Matt 23,13–33). Dans le même temps il prit ses distances avec le radicalisme paulinien (Matt 5:19) et préconisa St Pierre comme centre conciliant (Matt 16:17–19). Il favorisa, au moins pour un moment, la mission aux brebis perdues d'Israël (Matt 10:5–6; 15:24). À sa manière, Matthieu cherchait le juste milieu. Mais à la fin son évangile s'ouvre à toutes les nations.

Avec Saint Jean les choses sont un peu différentes. Les premiers 20 chapitres de l'évangile qui porte son nom ne reconnaissent pas d'autorité apostolique bien déterminée. Tout est centré sur le Christ, la charité communautaire et l'action de l'Esprit Saint. Après un certain temps la communauté johannique fut blessée par un schisme de gnosticismes qui se défiaient de la seigneurie permanente, nécessaire et universelle du Christ (Première Épître de Jean). La communauté johannique, du moins ce qui en restait, ouvrit alors des pourparlers avec les délégués des églises apostoliques. Un accord fut trouvé selon lequel les églises apostoliques acceptaient l'évangile de Jean et la communauté johannique l'autorité apostolique (Jean, chapitre 21). C'est là la thèse célèbre de l'abbé sulpicien Raymond Brown, selon laquelle la communauté johannique, après un point de départ unilatéral, parvint à une solution équilibrée entre la religion de l'Esprit et la religion de l'autorité (A. Sabatier).

Une de mes premières expériences marquantes ici à Fribourg a été une séance de faculté au cours de laquelle un jeune professeur de théologie dogmatique avait déclaré: « Professeur de Nouveau Testament ? Je suis professeur de Nouveau Testament. » Cette remarque donne à penser. Qu'un professeur de dogme s'intéresse à la Bible est en soi une chose louable, et mille fois préférable à l'alternative, c'est-à-dire à une ignorance complète de la Bible. Doit-on cependant utiliser le Nouveau Testament en 2008 comme on l'a fait aux 4^e et 5^e siècles, aux temps de Nicée et de Chalcedoine, comme si nous n'avions depuis rien appris quant à sa compréhension. Sans doute pas. Qu'il faille trouver une collaboration harmonieuse entre les deux écoles qui se partagent les locaux de la maison de la théologie me semble une évidence. Que nous soyons un peu victimes de tendances ou de spécialisations qui se développent en vase clos, dans des enceintes fermées, dans des pièces étanches, dans des jardins enchantés, me semble aussi vrai que regrettable.

Au 19^e siècle, on trouvait à cet égard dans les facultés de théologie des universités catholiques allemandes une autre pratique qu'il vaut la peine de rappeler. Un jeune professeur, philologue classique chevronné ou helléniste distingué, commençait par enseigner le Nouveau Testament, puis la patris-

tique et enfin, apogée de son parcours, la théologie dogmatique. Tel fut le voyage académique de J.A. Moehler, de J.E von Kuhn et de Paul Schantz. *Finis coronat opus*. Le savant apprenait plus exactement la source et le sens des dogmes chemin faisant. Il y a là une leçon à retenir, même si les exigences universitaires actuelles ne permettent pas un retour littéral à cette pratique. Mais ce qui est sûr, c'est que les deux domaines doivent travailler autant que possible de concert, et que leurs frontières respectives demeurent un sujet de tension. Le pape Benoît XVI a récemment publié la première partie de sa propre reconstruction de la vie de Jésus, ce qu'aucun pape n'avait osé faire jusqu'ici. C'est un indice du problème. En octobre 2008 le synode des évêques a traité du rôle de la parole de Dieu dans la Vie et la Mission de l'Église, un autre signe de l'actualité du sujet.

En même temps, le professeur de Nouveau Testament est amené à côtoyer dans le département des études bibliques les professeurs de l'Ancien Testament, qui est bien plus long et diversifié que le Nouveau. Il couvre en effet plus de siècles. Pire que cela, la plupart des auteurs humains du Nouveau Testament citent l'Ancien Testament dans la traduction grecque de l'original hébreu. Il n'en reste pas moins que pour un spécialiste du Nouveau Testament c'est un plaisir constant que de collaborer avec les collègues spécialisés dans l'autre testament. C'est à Jérusalem que je commençais à comprendre à quel point les auteurs du Nouveau étaient nourris de l'Ancien. Je l'ai appris d'abord en vivant en Israël, où la vie publique est marquée et rythmée par la Torah de Moïse. Et puis l'exégèse du Père Boismard m'a montré que les références marginales de l'édition Nestle-Aland du Nouveau Testament grec n'épuisaient pas les allusions du Nouveau à l'Ancien. Les rapports intertextuels entre les deux testaments, à micro-échelle, autant que les rapports entre les différents livres du canon, à macro-échelle, sont une source intarissable pour l'exploration des biblistes. C'est entre ces deux pôles assez divers que le chercheur néotestamentaire devra trouver son chemin.

Depuis deux millénaires la recherche biblique et théologique a toujours cherché la vérité et la bonté dans les textes sacrés, afin de nous aider à trouver le sens de la vie humaine, son destin. La théologie, y compris l'exégèse, s'est par contre beaucoup moins occupée, du moins pas formellement, de la troisième composante de la triade platonicienne, celle des valeurs transcendantales, de la beauté. La beauté résidait d'abord dans la création du monde, dans la recreation d'un monde déchu par le Christ, de la laideur de la mort sur une croix jusqu'à la gloire de sa résurrection. La beauté était dans les textes bibliques, dans leur art de la narration et dans leur message de salut. La beauté était dans la perfection de la charité manifestée par la vie des saints. La beauté était dans l'art – dans l'architecture, la musique, la peinture, la sculpture, le cinéma –, révélée par des artistes au service de la foi, de la Bible, des saints et des héros de la charité. Mais la tâche formelle du théologien n'était pas de regarder cette beauté environnante de façon explicite, du moins jusqu'à la révolution opérée par le théologien lucernois

Hans Urs von Balthasar. Cette révolution était légitime, et pourtant périlleuse. Tout miser sur la beauté des données révélées de la foi peut conduire à mettre en doute leur véracité ou l'obligation morale de les vivre. La beauté peut être trompeuse et mensongère. Les uniformes de la SS étaient plus beaux que ceux des soldats alliés, mais la cause qu'ils défendaient moins juste. L'exégète doit, encore une fois, savoir naviguer de Charybde en Scylla, pour éviter les écueils de l'esthétisme pur et d'un moralisme sans fondement. Il lui faut, pour ce faire, toujours chercher la vérité dans les textes inspirés. La vision de l'étoile a transporté les mages d'une joie extrême, mais elle n'a empêché ni le mensonge du roi Hérode ni le massacre des innocents. L'exégète doit reconnaître la beauté vivifiante de l'étoile, tout en mettant l'accent sur sa signification, à savoir la présence de Dieu et de l'enfant Jésus, et sur la leçon de morale qu'elle délivre: l'abus du pouvoir facile et l'abus des enfants, qui se produit à toutes les époques².

CHANGEMENTS VÉCUS

Depuis 1972 je suis professeur de Nouveau Testament. Au cours de cette période nous avons vécu de nombreux changements.

a. Historiquement, après la grande guerre qui a marqué mon enfance, j'ai vécu deux grands événements, le concile Vatican II et la chute de l'empire soviétique en Europe orientale, qui m'est si chère. J'ai commencé à enseigner peu après la fin de la première euphorie post-conciliaire. J'étais conscient à l'époque d'enseigner dans les ruines d'une époque où il allait de soi que les étudiants en théologie connaissaient le latin et où ils pouvaient au moins théoriquement être obligés d'apprendre le grec. Il fallait maintenant à flots la barque de la théologie après les turbulences de 68, en exploitant les précieuses ouvertures offertes par le concile, mais sans tout bazarder. Curieusement, le défi de la réception du concile reste à l'ordre du jour.

b. Technologiquement, on est passé de la machine à écrire à une machine à écrire électronique, puis à l'ordinateur. Il faut bien que je confesse ma nostalgie du plumier à encre. Mes déboires informatiques sont bien connus et font régulièrement l'objet des plaisanteries de mes collègues, confrères et assistants. Je crois néanmoins avoir fini par acquérir les rudiments indispensables à la maîtrise du traitement de texte et de ma messagerie électronique.

c. Méthodologiquement, nous sommes passés d'une réception peu ou mal digérée de la méthode historico-critique à un éclatement en différentes méthodes et approches littéraires et idéologiques, dont la principale est peut-être une narratologie parfois hostile à tout questionnement historique du

² Cf. VIVIANO, B.T. : *The Adoration of the Magi. Matthew 2,1-23 and Theological Aesthetics*. in : *Revue Biblique* 115 (2008) 546-567.

texte. L'explosion de nouvelles méthodes, à peu près en même temps, a eu pour conséquence qu'aucune d'entre elles n'a pu s'imposer de façon exclusive. Il y eut d'abord les analyses rhétoriques, d'abord de la Sorbonne actuelle et puis de la rhétorique ancienne. On a vu des professeurs se passionner pour la rhétorique alors que le terme de rhétorique renvoyait à un discours vide ou trompeur. L'approche anthropologique s'est concentrée sur les dynamiques de l'honneur et de la honte. Pour donner un exemple: Jésus Christ, de nature divine, s'est anéanti pour endosser la condition d'esclave, avant de recevoir une condition divine plus glorieuse que jamais (Phil 2, 6–11). Au commencement je dois avouer que j'hésitais à embrasser cette approche, peut-être parce que je connaissais trop bien son fondateur, mais maintenant je vois bien qu'elle a laissé quelques traces utiles à notre connaissance du Nouveau Testament. L'approche sociologique pose d'excellentes questions, mais manque souvent de données suffisantes pour y répondre. Comme toutes les méthodes, la lecture féministe peut être utilisée de façon plus ou moins raisonnable. Aux Etats-Unis personne ne me prendrait pour un exégète féministe, mais à Fribourg j'en suis un. En Amérique, la droite d'avant-guerre a su remplacer le jargon marxiste par un jargon freudien, et Woody Allen a bien retenu la leçon. Il m'était donc facile d'appliquer de temps à autre la méthode psychanalytique. L'histoire des différentes réceptions du texte biblique constitue un vaste champ de recherche, des Pères de l'Église et des rabbins à la Scholastique, de la Réforme à la Contre-réforme et aux Jésuites. Aux Etats-Unis, dans mon Middle West natal, la deuxième église était celle des Luthériens et dans mes cours sur St Paul je débattais avec des étudiants et des collègues luthériens. En Suisse, personne n'a jamais rencontré un luthérien. Un tel débat serait non seulement inutile, mais considéré comme impoli. Les assistants du département connaissent bien mon intérêt pour l'histoire de l'exégèse moderne. Le problème c'est qu'ils ont du mal à distinguer dans ma bouche l'histoire de l'exégèse moderne et le simple commérage. Je suis maintenant assez vieux pour bien connaître beaucoup des auteurs de l'exégèse moderne personnellement. Les assistants m'ont tout de même encouragé à mettre à profit mes heures de loisir pour écrire une histoire de l'exégèse moderne et, si j'ai vraiment trop de temps libre, composer un recueil de mes anecdotes préférées.

d. Un autre changement que j'ai vécu, lié aux précédents, c'est la nouvelle réserve que l'on peut observer par rapport au modèle cumulatif de la science. Bernard de Chartres est devenu célèbre pour avoir dit que si nous voyons plus loin que nos prédécesseurs, c'est parce que nous sommes assis sur leurs épaules (citation chez Jean de Salisbury, *Metalogicon*). Depuis ma jeunesse j'éprouve du respect et même de la vénération pour nos ancêtres, en particulier pour les pionniers de l'exégèse moderne. Dans ce domaine chaque grande église a ses martyrs, ses victimes. Pour moi, il allait de soi qu'après la critique des textes et des sources venait la critique des formes,

puis la critique de la rédaction, chaque méthode ajoutant quelque raffinement à la précédente. Aujourd'hui par contre j'ai parfois l'impression que certains jeunes ne veulent plus rien considérer comme acquis, comme pré-supposé, et préfèrent repartir de zéro et réinventer la roue. J'observe cette tendance autant chez les biblistes protestants de tendance dite Evangelical que chez les catholiques, et plus encore chez les Evangelicals devenus catholiques qui cherchent à occuper une position dominante dans le mouvement biblique catholique. (Je parle ici surtout de ce qui se passe aux Etats-Unis, même si nous en trouvons quelques échos en Europe). Les jeunes turcs veulent s'emparer de la place. Cette attitude, aussi regrettable qu'elle soit, n'en est pas moins classique et humainement compréhensible, mais ne doit pas aboutir à un simple et lâche refus d'aborder les questions critiques ou les défis soulevés par les méthodes précédentes. Il faut continuer, à mon avis, à vénérer les ancêtres, tout en cherchant à aller plus loin.

MATTHIEU ET LE DIALOGUE INTERRELIGIEUX, L'AMOUR DE DIEU ET DU PROCHAIN.

Matthieu et le judaïsme rabbinique. De la Birkat ha-minim jusqu'aux Dabru Emet.

C'est un paradoxe bien connu de ceux qui aiment l'évangile selon St Matthieu: le même évangile qui semble si proche du judaïsme classique (par exemple par les paroles de Jésus sur la permanence de la Loi et des prophètes, Matt 5,17–20), contient tout de même des propos très durs contre les scribes et les pharisiens, notamment les sept malédictions prononcées contre eux par Jésus en Matt 23, ou bien les mots terribles prononcés par la foule : « Que le sang soit sur nous et sur nos enfants » (Matt 27,25). Ces deux passages font de Matthieu un des deux livres les plus anti-juifs du Nouveau Testament, l'autre étant l'évangile selon St Jean (surtout 8, 44). (C'est un ancien élève de Fribourg qui a le premier osé dire qu'il y avait de l'anti-judaïsme dans le Nouveau Testament ; il s'agit du p. Gregory Baum OSA, dans son livre *Les Juifs et l'Évangile* (Paris: Cerf 1965; orig. angl. 1961).

Mais pourquoi Matthieu, le plus judéo-chrétien des évangélistes, a-t-il mis par écrit ses paroles si dures, qui ont laissé un héritage parfois assez sombre ? Longtemps on ne sut comment répondre à cette question. Puis, en 1964, mon maître W.D. Davies a trouvé la réponse dans les conflits entre les juifs proto-rabbiniques et les judéo-chrétiens de l'église de Matthieu. Les rabbins étaient rassemblés dans leur académie de Jamnie/Jabneh, sous la direction de Rabban Johanan ben Zakkai. L'école de Matthieu avait son siège quelque part dans le sud de la Syrie romaine, peut-être à Césarée Maritime. Chacune des deux assemblées cherchait à sauver ce qui pouvait l'être après la prise de Jérusalem par les Romains en 70. L'incendie du Temple représentait une perte affligeante, une véritable crise d'institution à la fois religieuse, académique, financière, nationale pour les juifs judéens de l'époque.

Jusqu'à ce point, les judéo-chrétiens continuaient à fréquenter le Temple et les synagogues. La politique identitaire poursuivie par les rabbins de Jamnie les a conduit à ajouter une 19^e bénédiction (plutôt une malédiction) à la liturgie des 18 bénédictions. « Que pour les apostats il n'y ait pas d'espérance, et le royaume d'orgueil, déracine-le promptement en ces jours ; et les nazaréens et hérétiques, qu'en un instant ils périssent, qu'il soient effacés du livre des vivants et qu'avec les justes ils ne soient pas écrits. Béni sois-tu, Seigneur, qui fait ployer les orgueilleux ! »³ Par cette innovation ils cherchaient à faire partir les judéo-chrétiens. Cette malédiction n'était pas adressée à tous les chrétiens bien sûr, mais seulement aux judéo-chrétiens. (Le martyre de Jacques frère du Seigneur qui a eu lieu en 62, avait déjà envenimé l'atmosphère. Et Jacques est devenu le saint héros des judéo-chrétiens). Les sept malheurs de Matthieu dans leur forme actuelle sont, d'après Davies, la réponse des judéo-chrétiens (on en trouve une version adoucie chez Luc, chap. 11, 37–52, source Q). La même dynamique d'expulsion de la synagogue et la rancune qu'elle a provoquée est encore visible chez Jean (8,44; 9,22; 12,42; 16,2)⁴.

Voilà pour le côté sombre des rapports entre Matthieu et les proto-rabbins. Leur dialogue était donc en partie un dialogue polémique. Mais le côté lumineux, chez Matthieu, se trouve dans l'enseignement de Jésus sur l'amour des ennemis. « Aimez vos ennemis, et priez pour vos persécuteurs, afin de devenir fils de votre Père qui est aux cieux, car il fait lever son soleil sur les méchants et les bons, et tomber la pluie sur les justes et sur les injustes » (Matt 5,44–45; parallèle Luc 6,27–35, = la source Q). Ainsi Jésus codifiait-il la pratique de son ancêtre le roi David, qui par deux fois avait épargné la vie du roi Saül alors que celui-ci cherchait à le tuer (1 Samuel 24 et 26). Et plus tard dans l'évangile, lorsqu'un Pharisien lui demandait quel est le plus grand commandement de la Loi, Jésus lui dit: « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit: voilà le plus grand et le premier commandement. Le second lui est semblable: tu aimeras ton prochain comme toi-même. De ces deux commandements dépendent toute la Loi, ainsi que les Prophètes » (Matt 22,34–40; parallèles Marc 12,28–31; Luc 10:25-28; sources Deut 6,5; Josué 22,5 ;

³ BONSIRVEN, Joseph : *Textes rabbiniques*. Roma : Pontificio Istituto Biblico 1955, 2.

⁴ DAVIES, W.A.: *The Setting of the Sermon on the Mount*. Cambridge: University Press 1964; MARTYN, J.L.: *History and Theology in the Fourth Gospel*. New York: Harper 1968, rev. ed. Nashville : Abingdon 1979; HORBURY, William: *Jews and Christians in Contact and Controversy*. Edinburgh : T&T Clark 1998. Le processus de séparation était lent: MARCEL, Simon : *Verus Israel*. Paris: De Boccard 1948; HEZSER, Catherine: *The Social Structure of the Rabbinic Movement in Roman Period Palestine* (= TS AJ 66). Tübingen : Mohr Liebeck 1997 montre combien lent fut le processus par lequel les rabbins imposèrent leur autorité sur le peuple juif. KIMELMAN, Reuven: *Birkat ha-Minim and the Lack of Evidence for an Anti-Christian Jewish Prayer in Late-Antiquity*. in: SANDERS, E.P. et al. (ed.): *Jewish and Christian Self-Definition*. Vol. 2. London: SCM 1981, 226–245; INSTONE-BREWSTER, David: *The Eighteen Benedictions and the Minim before 70 CE*. in: JTS 54 (2003) 25–44; MARGUERAT, Daniel (éd.): *Le déchirement. Juifs et chrétiens au premier siècle*. Genève: Labor et Fides 1995; MARCUS, Joel: *Birkat Ha-Minim revisited*. in: NTS 55 (2009) 523–551.

Lev 19,18 ;34). De ces deux grands commandements le premier fait partie de la prière quotidienne de la synagogue. La combinaison de ces deux commandements, qui proviennent tous les deux du Pentateuque, ne se trouve pas avant les décennies de Jésus et de Philon. De la même époque date le principe de Hillel, un héros pour les rabbins: « Soyez des disciples d'Aaron, recherchez la paix et poursuivez-la » (mishnah Aboth 1,12, citant Ps. 34,15).

Tant les rabbins que Matthieu accordaient une haute valeur religieuse à l'étude de la Torah, l'instruction divine. Dans le petit traité nommé *Pirqé Aboth*, l'étude de la Torah est l'essence même de l'existence juive. Chez Matthieu, Jésus invite ses disciples: « Mettez-vous à mon école » (Matt 11,29). On ne sort jamais de cette école. On doit y être à vie. Le rabbin Hananiah ben Teradion disait: « Là où deux sont assis et où entre eux il y a des paroles de la Torah, là, entre eux, repose la Présence divine (la *Shekinah*) » (*Aboth* 3,2). Le Jésus de Matthieu transpose ce dicton autrement: « Que deux ou trois soient réunis en mon nom, je suis là au milieu d'eux » (18,20). Notez bien qu'ici Jésus se présente à la fois comme la Torah en personne et la Présence divine ! Qu'il y ait donc une parenté d'idées et de valeurs entre les rabbins et Matthieu ne fait aucun doute, mais les rabbins ne privilégiaient pas un seul maître, comme fait l'évangéliste (23:8). « Vous n'avez qu'un Maître et tous vous êtes des frères. » Pour Matthieu, Jésus est le Christ Emmanuel, Dieu avec nous (23,10; 1,23). Il y a donc une parenté entre les écoles rabbiniques et les écoles judéo-chrétiennes, mais il y a aussi une différence, ce qu'on peut appeler la concentration christologique de Matthieu.

En réalité, Matthieu et les rabbins recevaient maintes traditions culturelles, bibliques et post-bibliques, intertestamentaires et hellénistiques. Pour Matthieu le principe de sélection était le Christ et son Église, pour les rabbins le service de la Torah. Ils se rencontraient de nouveau dans leur attente, leur vive espérance de la proche venue du Royaume de Dieu dans sa plénitude, apporté par le Messie.

Cette parenté commune fut rappelée et revivifiée par le Concile Vatican II dans sa déclaration *Nostra aetate* (paragraphe 4 et 5) de 1965. Depuis est paru un document précieux, émanant de la Commission du Saint Siège pour les relations avec le judaïsme, intitulé « Notes pour une présentation correcte des juifs et du judaïsme dans la catéchèse de l'Église catholique » (24 juin 1985) (*Documentation Catholique* no. 1900, 21 juillet 1985, pp. 733–738). De tels gestes et documents amicaux ont amené le regretté professeur Ernst Ludwig Ehrlich (1921–2007) à déclarer que l'Église catholique a presque tout fait pour satisfaire les légitimes demandes des juifs à l'égard de l'Église. Ce qui reste à faire est de mieux diffuser la connaissance

de ces faits auprès des membres de l'Église et du grand public. Les signes de régression récents ne remettent pas en cause ces acquis⁵.

Le chapitre le plus récent de cette histoire des rapprochements entre juifs et chrétiens est à chercher dans la déclaration intitulée *Dabru Emet* du 10/12 septembre 2000, composée à leur propre initiative par quatre professeurs juifs nord-américains, issus des trois tendances du judaïsme actuel. Depuis cette déclaration a été signée par des centaines de rabbins et autres responsables juifs. La déclaration est courte, trois pages, composée de huit énoncés : 1. Juifs et Chrétiens adorent le même Dieu. 2. Juifs et Chrétiens reconnaissent l'autorité du même livre de base, la Bible hébraïque. 3. Juifs et Chrétiens peuvent respecter la revendication juive sur la terre d'Israël. 4. Juifs et Chrétiens acceptent les principes moraux de la Torah, y compris la sainteté de chaque être humain, et que l'homme est créé à l'image de Dieu. 5. Le nazisme n'était pas un phénomène chrétien. Les Juifs ne blâment pas les Chrétiens d'aujourd'hui pour les péchés commis par leurs ancêtres. 6. La différence entre Juifs et Chrétiens ne peut pas être résolue avant l'eschaton. 7. Un nouveau rapport entre Juifs et Chrétiens n'affaiblirait pas les pratiques juives. 8. Juifs et Chrétiens doivent travailler ensemble pour la justice et la paix.⁶

Cette déclaration a été vivement critiquée comme naïve par des auteurs prestigieux comme Wolfhart Pannenberg⁷ et J.D. Levenson⁸. À noter que cette déclaration a été publiée avant les attentats du onze septembre 2001... L'atmosphère était donc plus calme. Parmi ces huit principes la base morale commune est pour moi décisive: même si les deux commandements d'aimer Dieu et le prochain ne sont pas cités explicitement (pour des raisons internes au judaïsme), ils le sont implicitement et c'est une chose capitale.

Matthieu et l'Islam

L'Islam est la seule des grandes religions du monde qui a été fondée après le christianisme. Dès le début, le christianisme eut la tentation de voir l'Islam comme une hérésie chrétienne. St Jean Damascène l'a compris comme la religion des Ishmaélites. Harnack et Schlatter comme une forme déviée du judéo-christianisme, et cela non sans raison : le même Dieu, la même base dans le phénomène prophétique, Jésus comme Messie prophétique, né de la vierge Marie, la fréquence de la prière, une loi morale révélée et un jugement dernier. Néanmoins, les rapports islamo-chrétiens n'ont pas toujours été paisibles. Il y eut des *jihads* (guerres religieuses) musulmans et des

⁵ EHRLICH, E.L.: „Was uns trennt, ist die Geschichte“. Ernst Ludwig Ehrlich – Vermittler zwischen Juden und Christen. Hrsg. von H.P. Heinz u. H.H. Henrix. München: Neue Stadt 2008.

⁶ Peter Ochs, Tikva Frymer-Kensky, David Novak, Michael Signer sont les auteurs et premiers signataires de cette déclaration.

⁷ *Pro Ecclesia* 11:1 (2002) 8.

⁸ LEVENSON, J.D.: *The Agenda of Dabru Emet*. in: *Review of Rabbinic Judaism* 7 (2004) 1–26.

croisades chrétiennes. Je pense, au XX^e siècle, à la terrible guerre entre la France et l'Algérie qui sévit entre 1954 et 1962⁹.

Trois ans seulement après les accords d'Évian-les-Bains, le concile Vatican II a fait une déclaration reconnaissant le bien fondé de l'Islam tout en émettant des réserves par rapport au traitement des femmes, réserves énoncées par les évêques travaillant dans les pays musulmans, réserves non intégrées explicitement d'ailleurs dans le document final.

Depuis ces jours heureux le monde a beaucoup évolué. La menace du communisme stalinien s'est effacée. Francis Fukuyama a annoncé la fin des guerres¹⁰. Les ministères de la défense sentaient leurs budgets menacés. Ils cherchaient désespérément un nouvel ennemi pour justifier leur existence. Le théologien de la cour militaire, S.P. Huntington, découvrait des ennemis dans le monde orthodoxe chrétien, en Chine et surtout dans l'Islam¹¹.

Par la suite le pape Benoît XVI, élu en 2005, donnait, non par hasard, j'en suis convaincu, une conférence provocatrice à Regensburg¹². Après des remous hostiles et quelques morts dans des émeutes, le pape se recueillit en prière dans une mosquée à Istanbul. Tout ceci, ajouté à la mauvaise image dont jouit l'Islam en Occident, a motivé 138 savants musulmans à dresser leur propre déclaration le 13 octobre 2007. Il s'agit d'une lettre ouverte adressée au pape et aux autres responsables des églises chrétiennes. Elle traite du terrain commun entre le christianisme et l'Islam. Intitulée *Un mot Commun entre Nous et Vous*, la déclaration est structurée en trois parties : l'amour de Dieu comme le premier et le plus grand commandement de la Bible et du Coran, puis l'amour du prochain, et enfin une conclusion qui reconnaît des différences, des obstacles et des difficultés. Néanmoins l'appel final renvoie au vivre ensemble, au respect mutuel et à une saine rivalité dans les domaines de la justice et des bonnes œuvres. Les huit pages de cette déclaration sont serties de citations coraniques, d'exégèses classiques de ces citations, mais aussi de citations bibliques et de commentaires des Pères de l'Église. L'enseignement de Jésus et de Matthieu sur la primauté de la charité y joue un rôle capital, cela va sans dire.

Le Saint Siège a rapidement et positivement réagi à cette déclaration. En novembre 2008, la première rencontre des savants musulmans et chrétiens s'est tenue au Vatican. Deux femmes étaient dans la délégation chrétienne, dont la nouvelle docteur honoris causa de Fribourg, Barbara Wielandt (Bamberg).

Aujourd'hui il n'y a presque pas un jour qui passe sans l'annonce de nouvelles atrocités et actes de violence commis par des islamistes, mais

⁹ HORNE, Alistair: *A Savage War of Peace*. London 1977; révisé en 1996, London: Pan Books).

¹⁰ FUKUYAMA, F.: *The End of History and the Last Man*. London: Penguin 1992.

¹¹ HUNTINGTON, Samuel P.: *The Clash of Civilization and the Remaking of World Order*. New York: Touchstone-Simon & Schuster 1996.

¹² BENEDIKT XVI: *Glaube und Vernunft. Die Regensburger Vorlesung* (12 Sept. 2006). Freiburg: Herder 2006.

aussi d'une nouvelle démarche pour établir une meilleure entente entre les chrétiens et les musulmans. Et maintenant les musulmans essaient la même chose avec les juifs !

Prenons un peu de recul par rapport à toute cette actualité pour nous souvenir d'une époque lointaine et de courte durée. Je pense à l'Espagne musulmane du Moyen Âge, à l'époque du califat abbasside de Cordoue. Là, pendant un siècle et demi, les chrétiens, les musulmans et les juifs vivaient ensemble en paix, dans la prospérité et surtout dans une atmosphère de créativité culturelle et spirituelle de grande envergure, de fertilisation mutuelle. Je ne mentionnerai que l'école de traduction de Tolède, et la traduction du Coran en latin sous la direction de Pierre le Vénérable, mais réalisée surtout par des traducteurs formés en Espagne. C'est l'époque évoquée par Mme le Prof. Maria Rosa Menocal dans son beau livre *Ornament of the World*¹³, terminé deux semaines avant l'attentat contre les Tours Jumeles. En espagnol cette période pacifique porte le nom de *convivencia*. La *convivencia* est une réalité en France aujourd'hui où des parents musulmans préfèrent parfois envoyer leurs enfants dans les écoles catholiques plutôt que dans les écoles laïques. Ils préfèrent que leurs enfants grandissent avec Dieu et non sans Dieu dans une zone neutre et moqueuse.

CONCLUSION

Il est clair que le fondement commun des trois religions abrahamiques, la condition de leur possible coexistence pacifique, leur *convivencia*, est l'amour de Dieu et l'amour du prochain, et plus encore, l'amour des ennemis (Deut 6,5; Lev 19,18; Matt 22:34-40; 5:38-48).

Le libéralisme hérité des Lumières crée un cadre dans lequel peuvent fleurir les croyances et les vertus vivifiantes et chaudes issues des grandes religions abrahamiques. Matthieu y est pour beaucoup. Il n'oublie ni Jésus Emmanuel, ni le baptême au nom du Père et du Fils et de l'Esprit saint. Il n'oublie pas non plus la morale plus complète du sermon sur la montagne, ni la grande espérance de la proche venue du Royaume de Dieu dans sa plénitude. Les deux (la morale et l'espérance) sont centrées sur l'amour de Dieu et du prochain. « En vérité je vous le dis: chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces petits, qui sont mes sœurs et frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait » (Matt 25,40). Matthieu n'oublie pas non plus la croix, la résurrection ni le jugement final. Mais là aussi ce n'est pas la volonté de notre Père céleste « qu'un seul de ces petits se perde » (Matt 18,14).

Ce fut un privilège et une joie intarissables d'enseigner ces chers textes pendant plus de trente ans. Je rends grâce à Dieu de cette aubaine et à vous de votre attention.

¹³ MENOCA, M. Rosa: *The Ornament of the World. How Muslims, Jews and Christians created a Culture of Tolerance in Medieval Spain*. New York/Boston: Little, Brown 2002.

Abstract

The professor of NT in French at Fribourg 1995–2008 surveys the field of New Testament studies over the last thirty years. He explores the relations between OT and NT studies and the relations with systematic theology. He notes the arrival of new methods of analysis of the sacred texts. He warns of the dangers of a predominantly aesthetic approach to the Bible and of a rejection of a cumulative model of biblical scholarship. He tries to show the crucial role that Matthew's ethics of love of God, neighbor and enemy have played in recent efforts at peace-making dialogue between Jews, Christians and Muslims.